

## ZONES OBSCURES



La banlieue, est-elle devenue le lieu du bannissement, cet espace (humain) que l'on met à distance ? Une population vit dans ces zones décentrées, pour laquelle, au mieux, nous éprouvons de la compassion - partage facile mais suffisant pour que notre bonne conscience reste tranquille -, mais plus souvent il s'agit de crainte, de peur. Après tout, nous avons tous éprouvé la montée en puissance des images embarrassantes de la T.V.. Globalement, ce monde nous échappe, comme s'il ne nous appartenait plus. Notre racisme est là, latent, dans notre silencieuse indifférence. Pourtant sommes-nous condamnés à ne lutter contre la violence qu'en termes de sécurité, d'insécurité, de tolérance zéro... ?

Cette distance avec les enfants des dernières immigrations se creuse-t-elle de façon irréversible ? Un film, *Le bruit, l'odeur et quelques étoiles*, tente de lancer quelques ponts par-dessus l'abîme. Il s'agit au départ d'une simple enquête. Comment un quartier entier de Toulouse a-t-il pu pendant plusieurs jours s'affronter aux forces de l'ordre ? Comment, en France, peut-on en arriver là ? Le dispositif imaginé par Eric Pittard est profondément cohérent. Au lieu de récolter simplement les expressions argotiques trop entendues sur la haine de la police, l'injustice sociale dont ils sont victimes... le réali-

sateur tente de sortir des clichés attendus. Il se risque à sortir du langage clos sur lui-même avec lequel la jeunesse de banlieue est finalement identifiée et s'est laissée enfermer. Ponctué des chansons du groupe Zebda comme les chœurs d'une tragédie grecque, les témoignages ont été patiemment élaborés et réinvestis dans l'espace de la cité. Même si la situation est tragique, Eric Pittard parvient à redonner de l'humanité à ce paysage citadin.

Le cinéma est un spectacle du monde, non parce qu'il le recueille passivement., mais parce qu'il reconstruit un monde pour nous permettre d'en prendre conscience, c'est-à-dire d'inventer un espace pensable. Fiction ou documentaire, peu importe, ici c'est de notre cité qu'il s'agit, de notre polis, disaient les Grecs, qu'il nous faut imaginer comme un lieu de vie. Or, comment est-il possible qu'au sein de notre pays subsistent des zones d'ombres dans lesquelles nous ne circulons plus, où la parole exprimée est devenue difficilement compréhensible ? L'alternative ne réside-t-elle qu'entre l'impasse du tout sécuritaire et notre "hygiénisme" "indifférence qui rappelle des pages peu glorieuses de notre histoire française ?

Ce cinéma-là lance quelques passerelles...

Christophe Bouquin

### ContreChamp

Journal du 20ème Festival International  
du Premier Film d'Annonay

Imprimerie MJC

site : [www.annonay.org/festivalcinema](http://www.annonay.org/festivalcinema)  
mel : [festivalcinema@annonay.org](mailto:festivalcinema@annonay.org)

## ADIEU PAYS

ADIEU PAYS s'ouvre sur un décor étrange, avec deux bâches blanches et déchirées qui pendent de part et d'autre de l'image, à la manière d'un rideau de théâtre. La tension s'accroît avec le mouvement, contradictoire, d'une petite fille et de quatre hommes qui entrent alors en scène pour sortir scruter le ciel, l'air inquiet. Il y a de la tragédie dans l'air, un destin à accomplir ou à conjurer. Résister à un frère qui s'engouffre toujours de façon impulsive dans l'action, trouver une âme sœur, même s'il faut aller la cueillir chez le clan adverse, voilà tout le cheminement de Vincent Nortier, le personnage principal.

Mais si ce "héros", comme ceux qui l'entourent, est là pour accomplir une trajectoire, ce n'est ni sans coup de théâtre ni sans humour. Un plumeau, un cutter, un train qui passe et suggère une ligne de fuite, savent toujours ajouter cette ultime touche sans laquelle les tableaux n'auraient pas de perspective.

À la manière de l'orage qui a sinistré la commune de Mantaille, chaque personnage pourrait craquer et tout détruire autour de lui. Il s'en trouvera cependant toujours un ou une pour recoudre le tissu déchiré de la chemise dans laquelle Vincent se sent trop à l'étroit. Et le film, pas à pas, sans mouvement de caméra, au rythme qu'impose l'espace, illustre finalement la possibilité de s'ouvrir aux autres, de partir en quête d'un autre univers.

L'ampleur des paysages libère d'ailleurs tout ce que les personnages ont d'inexprimé au fond d'eux même. Il leur confère presque une dimension mythique. Quelque part, il y a de l'Oedipe ou de l'Antigone en eux. Et la terre et le ciel, à l'unisson, semblent renvoyer à leur état d'esprit.

La poésie naît de chaque plan, des couleurs que Philippe Ramos sait prélever sur ce "pays", à travers les toits, à travers les bois qui se profilent sur le ciel, à travers les images de la cabane de l'oncle Barthoulot. Le ciel, parfois si

gravement scruté par Fanny, se retrouve sur le papier peint qui recouvre la porte de sa chambre. Ce ciel souvent nuageux, ce ciel orageux de l'aube ou des préparatifs de la chasse semble témoigner de la profondeur cachée de ces êtres que la petite fille observe.

Les successions de gros plans permettent de lire sur les visages et de voir se succéder, comme des vagues, l'inquiétude ou le tumulte intérieur qui relie les personnages. Philippe Ramos filme les sentiments sans redondance et son film trouve un rythme qui offre avec pudeur le partage de l'émotion. Sans pratiquement jamais l'évoquer, chaque membre de la famille Nortier vit son deuil en silence. Les gestes, filmés avec beaucoup de justesse, remplacent souvent une parole qui a du mal à exister. Si les personnages parlent peu, les images parlent pour eux.

Parfois, le film ose une escapade onirique, le ciel fait place à la surface de l'eau, et l'élément jusque là marqué par la mort, avec la pluie diluvienne qui a sinistré la région, se métamorphose en espace où les mouvements caressants conduisent à une reconnaissance de l'amour. Parfois même, le film quitte le réalisme pour la féerie. Ainsi, le baiser donné en gros plan à Carole Barthoulot ressemble à celui de la Belle au bois dormant.

Cet art de l'échappée offre également plusieurs scènes cocasses, d'une étrangeté presque bouffonne, auxquelles il faut se laisser prendre pour savourer ce premier long métrage. Clos par une chanson de Léonard Cohen, il nous invite à une jolie balade.

Pascale Muschinowski

